

L'Australien Steve Toltz signe, pour son premier roman, une œuvre foisonnante et échevelée. A l'image de notre monde sens dessus dessous.

par Richard SOURGNES

Photo Ulf Andersen



Steve Toltz.

Cent histoires en une

UNE partie du tout est un livre monstre, mal fichu, bavard et déjanté. Très loin des canons du romanesque bien tempéré. Et pour cela, hypnotique ! On plonge dans cette histoire, et de même qu'en soulevant une pierre on dérange cent cloportes, ici on voit cent autres histoires se carapater en tous sens.

Le narrateur, Jasper Dean, a un gros problème avec son père Martin, un demi-fou, misanthrope furieux, « prophète aux révélations limitées » et qui n'intéressent personne. Lequel a lui-même un problème avec son frère Terry, brigand légendaire, assassin en série de sportifs tricheurs ou corrompus. Ces trois personnages se font mutuellement de l'ombre. Après que Terry a perdu la vie dans l'incendie de sa prison, Martin, pour lutter contre la déprime, construit une maison au centre d'un labyrinthe, puis organise une loterie censée transformer chaque Australien en millionnaire. Mais cette entreprise se retourne contre lui, et il doit fuir

son pays alors même qu'il apprend qu'un cancer le ronge...

Jasper n'est que le spectateur et le commentateur de cette vie agitée. Comment exister à côté d'un père aussi encombrant ? « Il m'a semblé que nous ne pourrions pas survivre tous les deux. Il m'a semblé qu'un jour, inévitablement, l'un de nous devrait partir. Il m'a semblé que nous allions nous battre pour la suprématie de l'âme ; il m'a semblé que je serais prêt à le tuer pour survivre. » Cette relation père-fils n'est que la trame principale. Autour gravitent d'étonnants seconds rôles. Eddie le Thaï, toujours là pour aider Martin ou financer ses lubies. Harry le gangster, auteur d'un *Manuel du crime* où il expose sa théorie de la « coopérative criminelle ». Caroline, aimée de Martin mais amoureuse de Terry. Anouck, la bonne âme dévouée à Martin, qui finira plus riche femme d'Australie. La Tour Infernale, une grande fille rousse qui recueille toutes ses larmes dans un bocal. Etc., etc. Tout

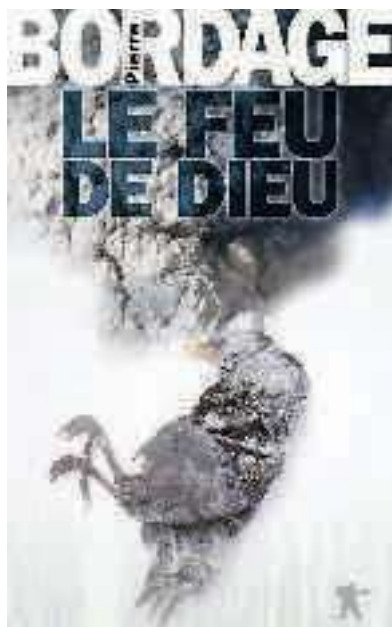
cela prendra une tournure *Apocalypse now* au cœur de la jungle thaïlandaise, où il s'avérera que les morts sont vivants et que les bons sont méchants.

Impossible, de toute façon, de résumer cet ouvrage qui est à la littérature ce que le super big mac est à la gastronomie. Parce qu'en plus d'être un grand imaginaire, l'auteur, Steve Toltz, a une tchatche inépuisable. Chez lui, la moindre notation s'échappe vers l'inattendu. Exemples : « Il faisait nuit noire. Genre noir épais et universel qui rend inopérants des concepts tels que nord, sud, est et ouest. » Ou « L'air avait un drôle de goût, comme un vieux bonbon à la menthe qui a perdu tout son arôme. » ! Toltz, avant de se lancer dans le roman, a été cameraman, prof d'anglais, responsable de télémarketing, agent de sécurité, détective privé, cinéaste, scénariste. Son premier opus est à l'image de cette vie multiple. On le recommandera aux lecteurs coriaces, chercheurs d'ovnis littéraires.

Une partie du tout, de Steve Toltz (Belfond).

Glaciale apocalypse

Science fiction



Recoupant d'antiques prophéties et des données scientifiques de pointe, Franx a prévu la fin du monde, convaincu des amis de s'organiser et fortifié une ferme dans le Périgord, le Feu de Dieu. Mais quelques années ont disloqué la communauté et Franx, obligé de se rendre à Paris, quitte pour quelques jours le refuge. C'est ce moment que choisit le déluge pour s'abattre. En quelques heures, des tremblements de terre et des éruptions volcaniques sur toute la surface du globe désintègrent les villes et projettent dans l'atmosphère des nuages de cendre. La planète, privée de soleil pour des années, entre dans une nouvelle ère glaciaire. Franx, accompagné d'une gamine muette dotée d'étranges pouvoirs, va tenter de rejoindre le Feu de Dieu. Sa femme et ses deux enfants, restés seuls au refuge avec un dangereux parasite, vont essayer de survivre.

Au cours du voyage de Franx, comme dans la réclusion terrifiée de sa petite famille, Pierre Bordage nous donne à voir la fragilité du vernis de civilisation et la métamorphose implacable de l'homme en animal prédateur. Franx savait que les hommes ne tarderaient pas à s'entre-tuer. Il découvrira bien pire et sa survie ne sera pas seule en cause : son humanité sera interrogée à chaque détour de chemin, comme celle de sa famille, aux prises avec la tentation du meurtre et du repli sur soi. On pense à la lecture de ce roman à *La route* de Cormac McCarthy, ou au *Royaume Désuni* de James Lovegrove. Il semble qu'une certaine littérature redevienne friande d'horizons catastrophiques : nos inquiétudes écologiques et économiques y trouvent un troublant écho, mais aussi des idées pour ne pas désespérer du genre humain.

J.-B. DEFAUT

Le Feu de Dieu, par Pierre Bordage (Editions du Diable Vauvert).

Polar

Salade vosgienne



Les couples d'enquêteurs font florès dans le roman policier d'aujourd'hui. Exit le détective solitaire de jadis, ténébreux et mal rasé, qui ne se lave les dents qu'au bourbon. Le lieutenant Matthieu Ferry et le capitaine Dubosq, Fiona de prénom, tous deux attachés à la PJ du Havre, ne sont manifestement pas indifférents l'un à l'autre. Jean-Pierre Géhin va pouvoir mettre cette complicité à profit pour concocter l'intrigue de son premier polar, solide et charpenté. Prenez quatre cadavres, tous ligotés dans une même position audacieuse, une blonde aguicheuse qui s'évanouit avant chaque meurtre, le lointain souvenir d'une unité d'élite, virile et alcoolisée, ajoutez-y la lourde chape d'une blessure de famille et laissez mijoter. Jusque-là familier des romans historiques, Géhin centre l'essentiel de sa trame autour d'un décor vosgien dont il connaît les moindres recoins. La Bresse, l'étang de Sèchemer, le lac des Corbeaux, celui de Blanchemer. Là-bas les secrets ont la peau dure, la vengeance prend son temps. Pour Ferry et Dubosq, tout se dénouera à la Saint-Jean.

A lire également dans la même série le dernier Steve Rosa, *Meurtres par procuration*.

M.G.

La Saint-Jean aux orties par Jean-Pierre Géhin (éditions Serpénoise).